

PALAVIE

Notice

Ce projet est né d'une proposition que m'a faite le metteur en scène Julien George d'écrire pour la Compagnie Clair-Obscur. La commande était originale: je devais m'entretenir avec chaque personne du collectif, et de ces conversations émergerait peut-être le terreau qui élaborerait la matière de la pièce. Ce furent des rencontres très privilégiées. Chacun m'a apporté des bribes d'histoires de vie que j'ai par la suite intégrées jusqu'à les faire miennes. Deux grands thèmes en sont ressortis de façon évidente: l'exil et la maternité, et c'est autour de ces deux axes que j'ai construit la pièce.

Ce qui relie les deux thèmes, c'est l'origine bien sûr. On vient d'une terre, d'un ventre, on grandit dans une langue. Quelquefois, nos trajectoires sont bousculées et ce terreau d'origine vole en éclats, il faut se reconstruire ailleurs, autrement, se dire avec des mots nouveaux. L'exil géographique se conjugue avec l'exil intérieur; on ne sait plus tout à fait qui l'on est, on ne se sent plus complètement légitime. On devient un être fracturé.

Pour bon nombre d'entre nous, l'exil a été constitutif de ce que nous sommes. J'ai voulu rendre hommage à ces trajectoires brisées et à une forme de résilience. J'ai puisé tant dans mon histoire que dans celles que les camarades pour lesquels j'écrivais ont bien voulu partager avec moi. J'ai été menée à m'intéresser de plus près à l'histoire des Pieds-Noirs d'Algérie. Et plus particulièrement celle des petites gens issus de cette communauté.

Leur trajectoire représente pour moi une sorte de quintessence de l'exil. Contraints de quitter l'Algérie pour rejoindre une hypothétique patrie d'origine, ils n'ont pas trouvé en France de quoi y planter leurs racines. La plupart d'entre eux n'ont jamais réussi à surmonter le deuil de cette Algérie perdue.

Le texte a pris sa forme définitive au moment de sa création. Ce fut un véritable compagnonnage avec Julien George. Ses suggestions et ses choix de mise en scène ont enrichi l'écriture, qu'il en soit ici remercié.

À ma famille d'ici et d'ailleurs

Création de *Palavie*

Mise en scène: Julien George

Dramaturge, assistante à la mise en scène: Anne-Shlomit
Deonna

Scénographe: Khaled Khouri

Avec :

Nicole Bachmann ; Anne-Shlomit Deonna ; Marie
Druc ; François Florey ; Hélène Hudovernik ; Frédéric
Landenberg ; David Marchetto

Concepteur lumières: Philippe Maeder

Concepteur son: Renaud Millet-Lacombe

Costumière: Valentine Savary

Maquilleuse: Katrine Zingg

Administratrice: Beatrice Cazorla

Producteur: La Cie Clair-Obscur

Coproduiteur: Théâtre du Grütli-Genève

Avec le soutien de la Loterie romande, République et
canton de Genève, Fonds d'encouragement à l'emploi des
intermittents genevois, Fondation Suisse des Artistes
Interprètes.

Les personnages.

Arlette, *la mère. Trente ans*

Urne ou apparition d'Arlette vieille¹

Nadji, son fils, *il a une quarantaine d'années*²

Gilou, *amie de la mère*

La voisine

Le guide

Jean-Paul, *ami imaginaire de Nadji enfant*

La cousine Renée

Jean, *mari de la cousine Renée*

Fernand, *patron d'Arlette*

Antoine

Catherine, *douze ans*

Des convives

Madame Giauque, *la logopédiste*

Dans une petite ville de Suisse romande. La première partie et l'épilogue se situent de nos jours, la deuxième partie au début des années soixante.

¹ Dans le texte, à l'origine, l'urne faisait place à l'apparition d'Arlette âgée. Cette dernière disparaissait et Nadji se retrouvait avec l'urne. Dans sa mise en scène, Julien George a fait le choix de ne faire exister que l'urne. C'est une option qui m'a parue intéressante. Je laisse donc ouvertes les deux possibilités.

² C'est le même comédien qui jouera Nadji enfant et Nadji adulte.

PROLOGUE

*De nos jours. Chez Gilou, vieille femme, amie d'Arlette.
Entre Nadji.*

NADJI. Est-ce qu'elle a?...

GILOU. Souffert ? Non. Assieds-toi.

NADJI. Cinq minutes.

Temps.

NADJI. Qu'est-ce que je te dois pour?...

GILOU. La cérémonie ? La commune a payé.

NADJI. Je n'ai pas pu venir pour...

GILOU. Je ne demande rien. Chacun fait comme il
peut.

NADJI. Merci.

GILOU. Pas de quoi. Entre amis.

NADJI. Je dois y aller.

GILOU. Attends. *Elle va chercher un paquet et une
lettre.* Lis.

NADJI. Maintenant ?

GILOU. J'ai promis. Je vais faire du café.

Elle passe dans la pièce adjacente. Il lit la lettre. Gilou revient.

GILOU. Le temps se détraque.

NADJI. Je dois y aller.

GILOU. J'ai mis du sucre.

La pendule sonne.

NADJI. Je vais rater mon train.

GILOU. Bois, pendant que c'est chaud.

Il se lève, se dirige vers la sortie.

GILOU. Jean-Paul, viens t'asseoir. Elle va rentrer. Ne fais pas cette tête. On va regarder « L'Homme invisible ». *Nadji retourne s'asseoir.* Elle sera allée boire un verre avec Fernand. Elle est enquiquinante, ta mère. On ne sait jamais sur quel pied danser avec elle. Tu veux que je te fasse cuire un œuf ? Il y a le métier et puis les à-côtés. On ne peut pas toujours refuser. Tu pourras dormir sur le canapé. *Elle passe dans la pièce d'à côté. On entend sa voix.* Pour tes huit ans, j'ai

pensé: on pourrait aller à la Chaux-d'Abel chez mon cousin, celui qui a les chevaux. Ça nous ferait une sortie, il faut que j'en parle à Arlette.

Nadji embarque le paquet. Il sort.

PREMIÈRE PARTIE

Les Cendres d'Arlette

1. À LA GARE

NADJI, *au téléphone*. Ma mère, c'est inouï, veut que je disperse ses cendres au pied d'un cyprès. Nous sommes à mille mètres d'altitude dans une ville où ne poussent que des sapins. Elle a perdu la boule. À quoi ressemble un cyprès? Rappelle-moi. C'est Nadji.

Entre Arlette, une valise à la main, elle débarque tout droit des années soixante.

ARLETTE. La neige, je l'ai commandée spécialement pour toi. Qu'est-ce qu'on dit, Nadji?

NADJI. Merci, Maman.

ARLETTE. Quel silence! C'est sûrement un jour férié. On va s'habituer, non? Regarde-moi ces arbres, on dirait des soldats! Ferme les yeux, mon garçon, et écoute: les petits soldats nous chantent l'hymne patriotique! Bienvenue aux étrangers, que leur vie soit douce et clémente parmi nous. Bienvenue à ceux qui ont traversé

les mers. Qu'ils trouvent ici le réconfort et que la neige, tel un manteau, recouvre les terres brûlées de l'exil.

NADJI. Exil, c'est quoi, Maman ?

ARLETTE. Un genre de vacances, mon fils. N'est-ce pas, Nadji, qu'on va se plaire ici ? Qu'est-ce qu'elle fout, Renée ? Tu crois qu'ils nous ont oubliés ?

NADJI. Non, Maman.

ARLETTE. Comment peut-on tailler les arbres en carré ? Je veux rentrer en Algérie.

NADJI. On finira par aimer.

ARLETTE. Tu crois ?

NADJI. C'est sûr. Si tu as trop froid, tu peux décommander la neige.

Arlette disparaît. Un temps. Passe un homme. Entre temps, Nadji a ouvert le paquet contenant l'urne d'Arlette.

NADJI. Savez-vous à quoi ressemble un cyprès ?

LE GUIDE. Imaginez un paysage toscan, l'ocre, la terre de Sienne... Non, vous ne voyez rien, vous avez l'œil collé à votre montre. Le cyprès est au cœur du paysage toscan, de la Renaissance

italienne, des peintures de Piero della Francesca, Lippi, Mantegna. Il en est l'élément vertical, le lien qui relie la terre au ciel.

NADJI, *désignant l'urne*. Ma mère.

LE GUIDE. Toutes mes condoléances.

NADJI. Elle veut que je disperse ses cendres au pied d'un cyprès.

LE GUIDE. Elle aimait la peinture ?

NADJI. Non. Faire tourner le monde en bourrique, voilà ce qu'elle aimait.

Nadji se prépare à partir.

LE GUIDE. Pour votre mère...

NADJI. Elle est morte. Un sapin fera l'affaire.

URNE. J'avais dit un cyprès.

NADJI. Qu'est-ce que ça peut foutre, Maman ? Tu es morte.

URNE. Tu n'es pas un bon fils. Tu n'as pas versé une larme. Je ne veux pas passer l'éternité sous un sapin.

NADJI. Sous un cyprès, le temps ne passera pas plus vite.

URNE. Qu'est-ce que tu en sais ? Sous un cyprès, le mal du pays se tiendra plus tranquille.

NADJI. Je chante demain à Toulouse. Je vais rater mon avion. Tu te contenteras du sapin.

URNE. Est-ce que je te demande de me ramener en Algérie ? Non, je suis raisonnable, je ne demande qu'un malheureux cyprès.

NADJI. Mais où ? Dis-moi où trouver un cyprès dans un pays où ne poussent que des sapins ? *L'urne se tait. L'homme et Nadji se regardent.* Elle a toujours eu la folie des grandeurs.

LE GUIDE. Vous permettez ? *Il lui emprunte son téléphone.* Gianni, ici Lucio. Lucio, si. Puoi abbassare il suono ? Dis-moi, dove può trovarsi un cipresso qui ? Per la mamma di un amico. Comment s'appelle votre mère ?

NADJI. Arlette.

LE GUIDE, à Gianni. Arlette. À Nadji. Il dit, au parc, derrière l'hôpital.

NADJI. Merci.

Il part en oubliant son téléphone.

LE GUIDE. Ascolti il Trovatore ? Vivi a quale epoca, Gianni ?

2. LA QUÊTE DU CYPRÈS

URNE. Très gentil. Quel âge à ton avis ?

NADJI. Maman.

URNE. Arrange ta mèche. Veux-tu que je meure de honte ? Même les gangsters se coiffent, pourquoi pas les honnêtes gens ? Ne marche pas si vite.

NADJI. Tu m'excuseras, Arlette, mais j'ai ma vie et un avion à prendre à 20 heures. Je donne un récital ce soir à Toulouse, alors, tes caprices...

URNE. Ah mon fils !, si je n'étais pas déjà morte, j'irais me foutre sous un train. Une dernière volonté, un caprice !

NADJI. Fais chier, Arlette.

URNE. Qu'est ce que tu dis ? Depuis quand tu m'appelles Arlette ? Tu ne peux pas m'appeler Maman, comme tout le monde ? Qu'est-ce qu'on fiche là ?

NADJI. On cherche un cyprès, MAMAN.

URNE. À cœur vaillant, rien d'impossible. C'est un proverbe arabe, tu savais ?

NADJI. Maman.

URNE. Avec tout ce qu'ils nous ont piqué, on n'est plus à un proverbe près. « Cafard » est un mot arabe, « goudron », « lascar », j'en passe et des meilleures !

NADJI, *désignant un arbre*. Ça doit être un cyprès.

URNE. Non, mon fils, ça, c'est un cèdre.

NADJI. C'est pareil.

URNE. Non, mon fils, un cyprès et un cèdre sont deux arbres complètement différents.

NADJI. Tu le fais exprès ?

URNE. Pourquoi tu me parles durement ?

NADJI. Je ne suis pas dur, je suis pressé.

URNE. Mets-moi sous un pommier, et n'en parlons plus.

NADJI. Mama.

URNE. Un tout petit caprice de morte, on ne peut pas me l'accorder. Tu es devenu comme les gens

d'ici; avare de ton temps. Depuis quand tu n'es pas venu me voir? Quinze ans? Vingt ans? À l'incinération, il y avait trois pelés, j'avais l'air plouc! La cousine Renée, Gilou et le pasteur Jobin. Une ambiance du tonnerre! Ils ont chanté des cantiques, moi, j'avais rien demandé.

NADJI. Tu lui parles à Renée?

URNE. Je ne lui avais pas envoyé d'invitation. Elle a dû se sentir obligée. Trois, je n'allais pas faire la difficile. Gilou a pleuré, rien d'exagéré, quelques larmes, mais ça fait toujours plaisir. Et toi, mon fils?

NADJI. Quoi, moi?

URNE. Tu m'aimais tant autrefois.

NADJI. Attends-moi là. Je reviens.

URNE. Où veux-tu que j'aïlle, au bal?

Il s'éloigne.

URNE. Attendre, c'est ce que j'ai fait toute ma vie. Attendre de ne plus être une enfant, attendre l'amour, la fin de la guerre et le retour des beaux jours, attendre de rentrer au pays. Attendre mon enfant. J'ai travaillé, bu plus que de raison, j'ai aimé. Je veux me reposer sous un cyprés, avoir l'illusion, la dernière, d'être rentrée au pays.

Comme une poire pour la soif, un petit verre pour la route, un dernier leurre pour l'éternité. À *Nadji qui revient*. Qu'est-ce que tu regardes ?

NADJI, *revenant*. Je ne vois pas d'hôpital.

URNE. Il n'y a plus d'hôpital, ici, le nouveau est là-bas, maintenant. Un nouvel hôpital, très joli. Moderne. Avec tous les ustensiles dernier cri, et le personnel, rien que des étrangers, mais bien, diplômés.

NADJI. Pourquoi tu ne m'as rien dit ! Où, là-bas ?

URNE. Ne crie pas. Est-ce que je sais, moi ?

3. LE GUIDE

LE GUIDE, *au téléphone*. Le jeune homme est parti vers le sud, dans une direction erronée. Il reviendra sans doute à son point de départ. C'est ce que l'humain, selon la connaissance que j'en ai, fait toujours. Qui suis-je ? Mon nom ne vous dirait rien. Mon âme est espagnole et mon cœur, oriental, je suis suisse par les pieds, italien par les poils. Seul m'importe le voyage, car je mourrai comme je suis né, au bord d'un chemin.

4. CHEZ LA COUSINE RENÉE

RENÉE. On vous attendait demain.

ARLETTE. C'est toi, Renée ?

RENÉE. Les falbalas, ici, c'est mal vu.

ARLETTE. Nadji, dis bonjour à tata Renée.

RENÉE. Entre. Ce n'est pas l'Algérie. On fait ce qu'on peut, mais ce qu'on a, on sait qu'on l'a. Jean a trouvé du travail. La Suisse, c'est tranquille, tu t'habitueras. Comment va ta mère ?

ARLETTE. Il paraît qu'elle va s'installer à Marseille, chez Violette. Tu connais Violette, elle est si drôle, si excentrique ! Maman a du chagrin, Violette lui changera les idées. Papa ira la rejoindre. Ça ne sera pas long, l'affaire de quelques semaines. Les journaux disent que la guerre ne durera pas.

RENÉE. Et le père du petit ?

ARLETTE. C'est gentil de m'accueillir chez toi. J'espère que nous n'allons pas trop vous déranger. On est partis si vite. On n'a rien pu emporter. Sur le bateau, si t'avais vu...

Nadji s'est éloigné.

RENÉE. Jean n'était pas chaud. À cause de... *Montre Nadji*. Faut le comprendre, avec ce qu'ils ont fait à Michel, faut plus trop lui en parler des Arabes.

ARLETTE. Vous n'avez pas de nouvelles ?

RENÉE. Pour moi, ils l'ont assassiné.

Arrive le mari de Renée.

ARLETTE. Bonjour, Jean.

JEAN, *scrutant Nadji*. Alors, comme ça, c'est lui.

ARLETTE. Oui, oui. C'est lui.

JEAN. À le voir, comme ça, on ne dirait pas.

ARLETTE. Dis bonjour à tonton Jean, Nadji.

JEAN. C'était nécessaire de l'affubler d'un nom pareil ?

RENÉE. Jean...

ARLETTE. C'est son nom. Il est arabe, à moitié.

RENÉE. Arlette...

JEAN. Cette moitié-là, pas la peine de l'exhiber par les temps qui courent. *Silence.* À Renée. Qu'est-ce

qu'elle sait faire, ta cousine? Du travail, il y en a, si on n'a pas peur de se salir les mains.

ARLETTE. Nadji, *Syllaba*¹.

JEAN. Dans ma maison, on cause français. Il faudra t'en souvenir, cousine. *Temps*. Je ne lui veux pas de mal à ton petit. L'erreur est humaine.

Jean sort.

RENÉE. Faut choisir ton camp, Arlette.

ARLETTE. Quel camp, Renée? Je n'ai pas de camp.

5. UNE MESSE POUR ARLETTE

LE GUIDE. Le voilà! Monsieur Fourquès, vous avez pris la mauvaise direction. *Il lui passe le téléphone*. Pour vous.

NADJI, *parlant au téléphone*. Je me suis perdu. Si je prends celui de trente-deux, j'ai encore une chance d'y arriver. Tant pis pour le cypès... Avec moi, qu'est-ce que tu veux que je fasse? Tant pis, je la passerai en douce... tu crois? *Il regarde l'urne*. En métal, je ne sais pas? *Il regarde le guide*.

LE GUIDE. Aluminium.

¹ Va jouer.

NADJI. Aluminium. Ça ne passera pas? Le guide secoue négativement la tête. Que je la transvase?

URNE. Il veut me transvaser!

NADJI. Je te rappelle. *Il raccroche. Au guide.* Elle me dit de transvaser à cause du détecteur de métal à l'aéroport.

URNE. Je ne veux pas aller à Toulouse, je ne veux pas être transvasée!

NADJI. La ferme, Maman! Si tu n'es pas contente, je te flanque sous un sapin. Vous n'auriez pas une boîte? L'enveloppe! *Il sort une enveloppe de sa poche, s'apprête à ouvrir l'urne.* Excuse-moi, Arlette. *Il essaie d'ouvrir l'urne.* Drôlement bien fermée. *Le guide acquiesce.* Vous n'auriez pas un marteau? *Le guide secoue négativement la tête.* Peut être qu'en tapant...? *Il tape légèrement sur un côté de l'urne et essaie à nouveau de l'ouvrir, en vain, essaie encore, il est épuisé.*

LE GUIDE. Qu'est-ce que vous chantez ce soir à Toulouse?

NADJI. La messe pour les morts à quatre voix de Charpentier.

LE GUIDE. Une très belle œuvre, très sensible.

NADJI. Vous connaissez ?

URNE. Moi aussi, je voudrais une messe. J'ai bien droit à une messe !

NADJI. Elle veut une messe !

LE GUIDE. Faut comprendre.

NADJI. Vite fait, alors !

URNE. Normal.

NADJI, *au guide*. Vous chantez avec moi ?

LE GUIDE. C'est un très grand honneur ! Quand je raconterai à Gianni que j'ai chanté avec Nadji Fourquès !

NADJI. Allons-y !

Il fredonne la messe. Le guide fait la deuxième voix.

URNE. Plus fort ! J'entends à peine. *Ils chantent un peu plus fort.* Montre-leur ce que tu sais faire ! Il a une voix phénoménale quand il veut. Là, il ne veut pas. C'est bâclé, c'est petit, c'est... profane ! Déjà fini ?

NADJI. Si je vous la confiais ?

URNE. Qu'est-ce qu'il dit ?

NADJI. Quelques jours.

URNE. Tu n'es pas sérieux, mon enfant.

NADJI. Naturellement, je vous dédommagerai.

LE GUIDE. Je regrette.

NADJI. Combien ?

URNE. Combien, Soleil de ma vie ? Combien, mon enfant pressé ? Mon lait a été si amer ?

Le guide s'éloigne.

URNE. Combien de baisers pour Maman ?

NADJI. Maman !

URNE. Combien ?

NADJI. Mille !

URNE. Qu'est-ce qu'il va rester de toi après mille baisers ? Sans joues, tu feras comment pour aller à l'école ? Et sans pieds ? Tu ne pourras plus aller nulle part. Et sans cervelle ? Que fera mon petit chameau sans sa cervelle ?

NADJI. Maman.

URNE. Je boirais bien quelque chose, tu as encore ton train à prendre? Un petit kir. J'adorais danser. Tu te souviens? Tu te souviens de ce tube de Salvatore Adamo?

On entend La Nuit de Salvatore Adamo. Apparaît Arlette. Elle danse, c'est à la fois indécent et magnifique.

NADJI. On s'en va.

URNE. Tu vois bien que je m'amuse.

NADJI. Tu es ridicule.

URNE. Danse, mon fils! Détends-toi! Tu as la belle vie, ton nom dans les journaux! Danse, je suis morte!

6. MEA CULPA

URNE. J'ai été une mauvaise mère.

NADJI. Oui.

URNE. Tu n'es pas obligé d'être tout à fait sincère. Je t'ai fait rire quelquefois.

NADJI. Quelquefois, oui, tu m'as bien fait rire.

URNE. Je t'ai fait honte aussi. Je n'ai jamais été à ma place. Je n'aurais pas dû venir ici. Dans mon

pays, j'étais beaucoup plus sympathique, et quand je parlais arabe, là, c'était illico presto, les gens me tombaient dans les bras! Mon charme, il a dû rester là-bas avec toutes mes affaires. Et là-haut, Nadji, imagine qu'ils me trouvent déplacée, imagine! Importune pour l'éternité?

Le soir tombe, Nadji est seul avec l'urne à présent silencieuse. Il téléphone.

NADJI. C'est foutu. Appelle Voisin, il connaît le répertoire. *Le guide s'approche.*

DEUXIÈME PARTIE

1. EMMÉNAGEMENT 1961

ARLETTE. C'est petit. C'est provisoire. Tu aimes? On a la vue sur... On peut aussi mettre des rideaux, imaginer la mer. Ferme les yeux. Là. On rase les montagnes, tu sens comme on a plus de place tout à coup? Avec du chauffage, des meubles... un poisson rouge... Tu ne dis rien, Jean-Paul? Tu as raison. Une fois qu'on a éliminé toutes les conneries, il ne reste pas grand-chose à dire. *Temps.* Jean-Paul... *Nadji détourne le regard.* C'est ton nom à présent. Nadji, tu peux le garder dans ta tête, sous la peau, c'est bien aussi. Pas dans ton cœur. Ce n'est pas un bon endroit pour garder un nom. *Temps.* Écoute, Jean-Paul, tout le monde est malheureux, ce n'est pas une raison pour faire la gueule. *Temps.* Tu crois que la vie, c'est sur catalogue? «J'aimerais plus de soleil, enlevez-moi cette saloperie de neige et ramenez-moi l'odeur du jasmin.»

LA VOISINE. Excusez-moi, j'ai frappé. J'habite au-dessus. Je vous apporte du strudel.

ARLETTE. Entrez, entrez, merci, du strudel. Jean-Paul, dis bonjour.

LA VOISINE. Il est gentil. Vous vous plairez ici, l'immeuble est très tranquille. La forêt est à deux pas.

ARLETTE. Délicieux.

LA VOISINE, à *Nadji*. Tu n'aimes pas le strudel ?

ARLETTE. Excusez-le, il est sous le choc. Son père est mort.

Nadji s'étouffe.

LA VOISINE. Pauvre petit. Ça fiche malheur. Ça ne doit pas être facile tous les jours.

Arlette acquiesce.

LA VOISINE. Pour le papa, il y a longtemps ?

ARLETTE. Hier. On a reçu un télégramme. Mort sur le champ.

LA VOISINE. C'est mieux.

ARLETTE. D'honneur.

LA VOISINE. Bravo.

ARLETTE. Nous sommes fiers.

LA VOISINE. Il y a de quoi.

ARLETTE. Ça n'empêche pas la douleur.

LA VOISINE. Bien sûr.

Silence.

LA VOISINE. Vous êtes une femme courageuse.
Toutes mes condoléances.

ARLETTE. Merci pour le strudel. *Elle raccompagne la voisine.*

NADJI. Pauvre idiotte, elle croit qu'elle est Dieu.
Elle fait mourir le père, et elle ne sait même pas
prononcer le mot « strudel. »

2. PAS LA VIE

NADJI. Pas-Jean-Paul et Pas-la-mère vivent à Palavie. C'est comme la vie, mais en faux. On mange pour de faux, on dort pour de faux, on rit pour de faux. À Palavie, il n'y a pas de bruit, pas d'odeur, pas d'attroupement dans la rue, les gens ne sifflent pas, et personne ne connaît personne.

À Palavie, il y a une boîte où les lettres n'arrivent jamais, parce que dans la famille personne ne parle à Pas-la-mère à cause de sa vie dissolue de brebis. Elle a attrapé un enfant et la gale. Pas-Jean-Paul cherche le mot « gale » dans le

dictionnaire et découvre alors qu'elle est un parasite.

Les pensées du père n'arrivent pas à Palavie, car elles sont adressées à un autre qui n'existe plus.

À Palavie, quand la cousine vient rendre visite, elle reste sur le pas de la porte et regarde tout d'un air sévère à cause de la gale.

Entre Renée.

RENÉE. Tes parents ont été envoyés à Caen. Ton père a trouvé un travail dans une usine de produits chimiques.

ARLETTE. Ils vont bien ?

RENÉE. Ta mère est très affaiblie.

ARLETTE. Entre.

RENÉE. Je n'ai pas le temps.

ARLETTE. Et ta mère ?

RENÉE. Ma mère est toujours à Oran. On dirait qu'elle préfère le cercueil à la valise.

ARLETTE. Les valises sont aussi des cercueils.

RENÉE. Tu es en vie. Tu pourrais dire merci.

NADJI. Pauvre Renée, elle ne sait pas qu'ici tout est faux. Les nuages et l'herbe et oncle Jean et tout.

RENÉE. Tiens, bonjour, Jean-Paul. Tu ne m'embrasses pas ?

ARLETTE. Comment va ton mari ?

RENÉE. Il travaille beaucoup. Bientôt, il passera contremaître.

ARLETTE. Félicitations.

NADJI. Oncle Jean est toujours contre. Contre les Arabes, contre la gale, contre de Gaulle. Contre-maître, c'est un bon travail pour lui.

RENÉE. C'est gentil ici.

NADJI. Tante Renée regarde partout, mais ne veut pas entrer.

RENÉE. Ça sent quoi ?

ARLETTE. J'ai fait du strudel. *Prononce mal.* Tu en veux ?

RENÉE. « Strudel », Arlette. Je n'ai pas faim. Merci.

ARLETTE. J'ai trouvé du travail. Je vais pouvoir te rembourser. Chez Barkus. C'est provisoire.

RENÉE. Barkus?

NADJI. Elle répète.

RENÉE. Tu vas travailler chez Barkus? Quand je dirai ça à Jean. Et pour le petit?

ARLETTE. Je m'arrangerai.

RENÉE. Chez Barkus. Il nous manquait plus que ça. Évite de te faire remarquer, Arlette. C'est une petite ville. Quand on a tout perdu, la réputation, c'est tout ce qui vous reste.

NADJI. Et elle s'en va en disant qu'elle va prier pour nous. Mais qui a envie d'être dans ses prières? De toute façon, la gale, ça gratte, mais on n'en meurt pas.

ARLETTE. Viens ici.

NADJI. Et elle embrasse Pas-Jean-Paul encore, encore et encore. Mais Pas-Jean-Paul se souvient qu'il n'aime pas les baisers.

ARLETTE. Heureusement que je t'ai.

Arlette va se servir un kir.

NADJI. Avant, quand j'étais moi, elle m'avait.

ARLETTE. On va essayer de se faire une vie. La guerre finira bientôt. Si on mettait de la musique ?

NADJI. Dans sa valise, Pas-la-mère a emporté les disques de Reinette l'Oranaise.

Arlette va mettre un disque.

VOIX DE REINETTE, *en sourdine.*

Aachki fezine ensaba

Aadrrouni ya sadate

Aadrrouni ya sadate

Enhabbek enhabbek

Fenit ouachma essabern

Fenit Ouachma Essabern

Kif amali ou bilyi – Men bad el ghiba lioum zani djite

Menzinou n'har el youm

NADJI, *parlant sur la musique.* Le bonheur, comme dit Reinette, c'est quand l'âme se met à chanter, Pas-Jean-Paul voudrait demander à Reinette si une âme peut s'égarer. Quand il regarde Pas-la-mère, il se dit : ce n'est pas demain, la brebis, que son âme rentrera à l'écurie.

3. CATHERINE

VOIX D'ARLETTE. Jean-Paul !

CATHERINE. Moi, c'est Catherine. J'habite à côté. Tu as perdu ta langue ? Une fois, je t'ai entendu chanter, alors je sais que tu n'es pas muet pour de vrai. Tu veux jouer avec moi ? On peut jouer à des trucs muets. Tu connais Charlie Chaplin ? Tu vois, à l'époque, ils ne parlaient pas. Leur vie était muette. Peut-être que Charlie aurait dit des tas d'idioties s'il avait su parler. Le silence est d'or, dit mon père. Ta mère, c'est la rouquine qui travaille chez Barkus où vont tous les poivrots ? Tu as la télévision ? C'est vrai que tu n'as pas de papa ? Si tu veux, on n'en parle pas. Tu m'inviteras chez toi ?

VOIX D'ARLETTE. Jean-Paul !

CATHERINE. T'es bien tombé avec moi. J'adore parler, et Charlot, c'est mon idole.

4. PAS-JEAN-PAUL

Trois personnages issus tout droit des dessins animés des années soixante débarquent.

LE PREMIER. Bonjour Jean-Paul !

Ils chantent une petite chanson qui déraile. Nadji essaie de parler, sans succès.

LE DEUXIÈME. Il dit qu'il s'appelle Pas-Jean-Paul !

NADJI. Jean-Paul aime l'hiver, il a la peau rose. Son papa est facteur ou maître d'école. Sa mère l'attend tous les jours à la sortie de l'école. Jean-Paul a une vraie famille.

LES TROIS. Pas-Jean-Paul! Pas-Jean-Paul!

Ils rient de façon très hystérique.

NADJI. Pas-Jean-Paul griffe les visages, brûle les champs et il aboie quand on lui parle. Crève-toi les yeux, Pas-Jean-Paul, on te mettra des billes à la place. Couleur marine.

LES TROIS. Regarde, Pas-Jean-Paul, ce qu'on fait aux vilains garnements! *Ils font semblant de lui couper la langue.*

Il a perdu sa langue, il a perdu sa langue! Pas-Jean-Paul! Pas-Jean-Paul! *Ils sont totalement déchaînés. Ils disparaissent.*

5. GILOU

Nadji écrit dans un cahier. Entrent Arlette et Gilou.

ARLETTE. Viens m'embrasser. Tu as été sage?

GILOU. Il est mignon.

ARLETTE. Il a sa tête.

Elle disparaît un instant, un verre de kir à la main.

GILOU. Tu écris ? Des poèmes ? *Elle récite de mémoire.*
« Bonheur passé, bonheur perdu, comme elle est
triste aux cœurs fendus »... Quelle bourrique !
Comme si t'avais pas assez de chagrin !

VOIX D'ARLETTE. Tu veux un kir ?

GILOU. Il a des yeux ! Tu vas en briser des cœurs !

Apparaît Arlette dans une autre robe.

GILOU. On dirait Martine Carol tellement que t'es
belle !

ARLETTE. Regarde mes mains !

Elle disparaît encore dans la pièce d'à côté.

GILOU. Tu vas t'habituer. Elle va s'habituer. Moi, je
voulais être fleuriste. Faut faire avec. Au début,
je pleurais tous les soirs. Le patron t'a à la bonne.

VOIX D'ARLETTE. Tu crois ?

GILOU. Tu as de l'allure, ça plaît aux clients. On va
le laisser tout seul ?

VOIX D'ARLETTE. Qui ?

GILOU. Jean-Paul.

VOIX D'ARLETTE. Jean-Paul, tu n'es pas fâché? Il y a des œufs dans le frigo.

GILOU. Ça l'impressionne les bonnes manières, au Fernand. Son bouiboui, ça lui donne des airs de palace. Une veuve de fonctionnaire, ça vous pose là. À *Nadji*. Tu aimes les chevaux? Je viens de la campagne. De l'autre côté de la frontière, à Morteau. Je vous emmènerai un dimanche. Mon frère, il y est allé en Algérie. Je vois le topo. Pour ton papa, ta mère m'a expliqué, je suis désolée.

On entend la voix d'Arlette.

*Sur une plage il y avait une belle fille
Qui avait peur d'aller prendre son bain
Elle craignait de quitter sa cabine
Elle tremblait de montrer au voisin
1, 2, 3, elle tremblait de montrer quoi?*

*Son petit itsi bitsi teenie weenie, tout petit petit Bikini
Qu'elle mettait pour la première fois
Un itsi bitsi teenie weenie, tout petit petit Bikini
Un Bikini rouge et jaune à p'tits pois¹
(...)*

GILOU. On ne s'ennuie pas avec elle.

¹ Dalida. *Itsi bitsi petit Bikini*. L. Morisse; A. Salvet; P. Vance; L. Pockriss.

NADJI. Pas-Jean-Paul trouve que Pas-la-mère aurait fait une meilleure chanteuse que menteuse.

ARLETTE, *revenant*. Dis au revoir à Gilou.

GILOU. À bientôt, trésor!

ARLETTE. Maman a besoin d'air. Tu comprends? J'ai envie de m'amuser un peu. Tu veux que je reste?

Elles sortent.

NADJI. Le soir tombe. Pas-Jean-Paul est à la fenêtre et voit passer en voiture Jean-Paul et sa nombreuse famille. Ils ont tous le même air blond et rose et chantent à pleins poumons « À Moléson ».

JEAN-PAUL ET SA NOMBREUSE FAMILLE.

*Enfants, si vous aimez les génisses folâtres
Et l'alpe verdoyante et le Iou-eh des pâtres,
Les récits d'autrefois transmis par les aïeux,
Et la coraule antique et les ranz gracieux,
Ces ranz où l'on entend la voix de la patrie,
Et des troupeaux épars l'alpestre sonnerie,
Et les jeux, et les fleurs, et les lits de gazon,
Montez à Moléson, montez à Moléson!*

6. ÉCOLE

ARLETTE. Jean-Paul ! Tu vas être en retard.

NADJI. Pas-Jean-Paul va à Pas-l'école.

ARLETTE. N'oublie pas ton goûter. Tu m'écoutes ?
On dirait que je parle à une pierre.

NADJI. Pas-la-mère s'emporte facilement, et sa voix est devenue tellement aiguë, qu'il voudrait bien être sourd en même temps que muet. Elle se farde, on dirait une momie, et rit pour des riens. Mais son rire a pris froid.

ARLETTE. Pardon, je suis à cran. On fait la paix ? Viens ici, que je t'embrasse.

NADJI. Elle embrasse fort, encore, et encore. Elle embrasse comme si on allait se séparer trois ans ou toute la vie.

ARLETTE. Je t'aime.

NADJI. Pas-la-mère croit que les mots rendent les choses vraies. Alors elle met des mots partout.

ARLETTE. Ma vie, mon amour.

NADJI. Pas-Jean-Paul embrasse Pas-la-mère et va rejoindre Catherine, la fille du deuxième étage.

CATHERINE. Salut, Jean-Paul. Tu as encore du lait autour de la bouche.

NADJI, *s'arrêtant*. Quelquefois, dans Pas-la-vie, le cœur cogne tellement qu'on ne sait plus que c'est pour de faux.

CATHERINE. Tu viens, Jean-Paul ?

NADJI. Pas-Jean-Paul voudrait bien embrasser le petit duvet au-dessus de la lèvre de Catherine.

CATHERINE. On va être en retard. *Il la poursuit, éclats de rire.*

7. DEDANS PAS-JEAN-PAUL

ARLETTE. Comment tu trouves ma robe ? Pas trop délurée ? Chez Barkus, j'ai un succès fou, les gens m'adorent, le patron est dingue de moi ! Ils viennent de loin pour me voir. Et tu sais pourquoi ? Parce que je suis gaie ! Demain, je reçois ma paie, on ira fêter ça. *Elle embrasse Nadji.* Jean-Paul... c'est vrai que ce nom te va comme un tablier à une vache. *Elle rit.* Au moins, personne ne viendra te chercher des poux. Ici, tout le monde s'appelle Jean-Paul.

NADJI. « Tout le monde » est son mot préféré juste après « kir ». Mais on dirait qu'elle ne les range pas dans le même tiroir.

Bruits de klaxon.

ARLETTE. C'est Fernand, je me sauve. Si tu as faim, il y a des œufs dans le frigo.

Elle sort.

NADJI. Pas-la-mère croit qu'on peut changer comme ça le nom des personnes et que ça reste dedans tout pareil. Dedans Pas-Jean-Paul, c'est tout changé. Quand les colons français sont partis d'Algérie, ils ont brûlé leurs terres pour que rien ne repousse après eux. Dans Pas-Jean-Paul, c'est tout comme ça. Quand il était plus petit, Pas-Jean-Paul, croyait que le monde avait été créé pour lui. Il pensait que les arbres, les lampadaires, les gens, étaient là pour son usage personnel. Quand ils sont partis d'Algérie, il a découvert que l'Europe n'avait pas été créée pour lui. Il n'avait pas commandé tout ce froid et ce silence et n'avait pas prévu toute cette vie des gens en dedans. Rires en dedans, colère et guerre dedans les gens, amour et misère, dedans aussi. Et Pas-la-mère, tout en dehors, qui veut faire comme tout le monde en dedans, mais pas douée pour le dedans, Pas-la-mère.

8. MUTISME

Chez la logopédiste.

ARLETTE. Dis quelque chose, Jean-Paul, je t'en prie. Ne me fais pas honte devant cette personne. La première impression est très importante. *Temps*. L'heure tourne, mon enfant, et tu n'as toujours pas ouvert la bouche. Que va penser madame Giauque ?

MADAME GIAUQUE. J'ai tout mon temps.

ARLETTE. Ce n'est pas la bonne manière, madame, mon garçon va penser que vous le trouvez intéressant. Or, le silence n'intéresse personne. *Un temps*. Il est normal. Il sourit, il mange, il dort, il fait tout très, très normalement, mon fils n'est pas idiot. C'est même le contraire, hein, Jean-Paul ? Figurez-vous qu'il est très intelligent. Presque trop. Je sens que dans un instant, le problème sera moi. Vous pensez déjà que je suis une mauvaise mère. Je peux lire vos pensées, elles ne sont pas charitables, elles jugent sans savoir. C'est toujours la faute des mères. Toujours. Qu'ils soient assassins, culs-de-jatte, voleurs, imbéciles, les tares retombent toujours sur la mère.

MADAME GIAUQUE. Non, ça peut être un événement...

ARLETTE. Quel événement ? Chez nous, il n'y a pas d'événements.

MADAME GIAUQUE. Avez-vous envie de savoir pourquoi votre fils ne parle pas ?

ARLETTE. Dites-le-moi ! Pourquoi ? Vous avez fait des études, non ? *Temps.*

MADAME GIAUQUE. Donnons-lui le temps.

ARLETTE. C'est tout ? Du temps ? C'est ça, votre méthode ? Demandez-lui plutôt ce qu'il va faire dans la vie, muet comme une carpe ? Footballeur ? Du temps ! C'est comme ça que vous les soignez vos fous ?

MADAME GIAUQUE. Depuis quand votre enfant souffre-t-il de mutisme ?

ARLETTE. Il souffre, c'est vite dit. Il refuse de causer. Il est têtu. Ce n'est pas une tare.

MADAME GIAUQUE. Pouvez-vous nous laisser un instant ?

ARLETTE. Qui ? Pour quoi faire ?

MADAME GIAUQUE. J'aimerais parler avec Jean-Paul.

ARLETTE. Allez-y, je me fais toute petite.

MADAME GIAUQUE. Vous arrivez d'Algérie. Je sais qu'il n'est pas facile de quitter son pays. Mon grand-père est arrivé en Suisse au début du siècle.

ARLETTE. Nous sommes français, madame, je viens d'une des meilleures familles d'Oran. Mon beau-frère Jean Roulet est originaire de Neuchâtel. Mon père a combattu pour la France en 39-45. Mon pays est à vingt kilomètres du vôtre. Je ne suis pas n'importe qui ! *Elle se calme.* Dans notre famille, il n'y a que des gens sains d'esprit. Pas d'antécédents de folie. Même pas une once de fantaisie.

MADAME GIAUQUE. Bien.

ARLETTE. Bien quoi ?

MADAME GIAUQUE. Mercredi prochain, 16 heures, ça vous convient ?

ARLETTE. Pour quoi faire ?

MADAME GIAUQUE. Pour commencer le travail.

ARLETTE. Vous n'avez pas réussi à lui faire dire un mot !

MADAME GIAUQUE. Je vous propose une séance par semaine pendant trois mois, ensuite nous ferons le point. Au revoir madame Fourquès. Au revoir, Jean-Paul.

NADJI. Au revoir, madame Giauque.

Dans la rue.

ARLETTE. Qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi tu as dit « madame Giauque », et depuis quand tu parles ? Réponds ! *Elle le roue de coups.* Oh ! Mon Dieu, il va recommencer à se taire ! Tout, tout ce que tu veux, un cochon d'Inde, une bicyclette, si tu dis quelque chose, n'importe quoi, Maman ! Dis, « Maman » ! Dis « Maman » ! Allez, « Maman », tu peux bien dire « Maman » ! Il a dit « madame Giauque » et il n'est pas foutu de dire « Maman » ! *Elle pleure. Nadji l'entraîne.*

NADJI. C'est sorti tout seul, merde, alors. Pas-Jean-Paul ne voulait pas le dire et il l'a dit. Elle avait une bonne tête. Et ce sourire, qu'elle a eu, madame Giauque, quand il a dit « madame Giauque » !

9. ANNIVERSAIRE

NADJI. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Pas-Jean-Paul.

On sonne à la porte. C'est Fernand.

ARLETTE. Entre, Fernand, ne fais pas de manières, assieds-toi.

FERNAND. Alors, Jean-Paul, ça va l'école ? *Temps.*
Moi, c'est Fernand. *Temps.* Il n'est pas causant
ton même.

ARLETTE. Je t'avais prévenu.

FERNAND. C'est de naissance ?

ARLETTE. Ça lui passera.

FERNAND, *tendant à Arlette un paquet qu'elle ne prend pas.* Pour le petit.

ARLETTE. Tu es si gentil, Fernand. Ôte ta veste.
Veux-tu un kir ?

FERNAND. Il est midi, Arlette.

ARLETTE. Oui, c'est vrai.

Fernand observe autour de lui.

ARLETTE. C'est petit. C'est provisoire.

FERNAND. Tu n'es pas heureuse, ici ?

ARLETTE. Tu as vu mes mains ?

FERNAND. Une belle fille comme toi.

NADJI. « Pas-la-mère » sourit. Elle fait des gestes en plus, la brebis, on dirait qu'elle est tombée de la

lune. Ses décolletés, son accent, c'est plus galeux que l'air arabe du faux Jean-Paul.

ARLETTE. Tu n'es pas bien assis, attends. J'ai un coussin, tu vas voir, un coussin magnifique. Ah non !... Il est resté...

Temps suspendu.

FERNAND. Ça va, Arlette ?

Temps.

FERNAND. Je peux fumer ?

ARLETTE. Oui. Fume, bien sûr. Fume ! Qu'est-ce que c'est ?

FERNAND. Pour son anniversaire.

ARLETTE. C'est son anniversaire, et j'ai oublié.

NADJI. Elle a oublié.

FERNAND. Ça peut arriver.

NADJI et ARLETTE. Non.

ARLETTE et FERNAND. Tu as parlé ?/il a parlé ?

ARLETTE. C'est pour toi, mon chéri. Ouvre-le.

FERNAND. Bon anniversaire.

ARLETTE. Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire,
joyeux anniversaire, Jean-Paul...

Nadji ouvre le cadeau. C'est un gros ours en peluche.

FERNAND. Il est lavable.

Temps.

FERNAND. Ils avaient aussi de très jolis pingouins.

Temps.

FERNAND. J'ai hésité.

Temps.

FERNAND. Il est à toi.

ARLETTE. Merci, Fernand. *Elle pleure.*

FERNAND. Mais non, voyons.

*Fernand est très gêné. Il se dandine sur sa chaise. Il a l'air
de ne pas s'y connaître en chagrin.*

ARLETTE. Je n'y arrive pas.

FERNAND. Mais non, voyons.

NADJI. C'est vrai, elle n'y arrive pas.

FERNAND. Personne ne te jette la pierre.

Nadji et Arlette se regardent.

FERNAND. Tu es si jolie quand tu souris.

Arlette esquisse un sourire.

FERNAND. C'est bien. Elle est jolie quand elle sourit.

ARLETTE. Quelle mauvaise mère je suis!

FERNAND. Tu es si gaie.

ARLETTE. J'aimerais un kir.

Fernand va lui chercher un kir. Il connaît la maison. Il fait déjà comme chez lui. Elle boit.

ARLETTE. Le kir me propulse au sommet.

FERNAND. Au sommet de quoi?

ARLETTE. De moi-même.

FERNAND. Dis donc!

ARLETTE. La fulgurance, Fernand, tu connais?

FERNAND. Pas beaucoup, non.

ARLETTE. Ces moments bénis où la vie cesse de nous échapper et paraît soudain si facile comme une danse que l'on aurait apprise depuis l'enfance.

FERNAND. Où vas-tu chercher tout ça ?

ARLETTE. Je ne suis pas un phénomène de foire. Je suis moi. Est-ce que je te paraissais bizarre ?

FERNAND. La fulgurance...

ARLETTE. On peut dire « enchantement » si tu préfères.

FERNAND. Peut-être, oui. À la rigueur, oui.

Arllette rit.

FERNAND. Tu es si gaie.

ARLETTE. Je ne suis pas gaie. Je suis folklorique. Mon âme qui était foncièrement sédentaire a refusé de monter dans le bateau. *Elle rit.* On ne devait pas manger quelque chose ? Bon anniversaire, mon chéri. Qu'est-ce que tu veux comme cadeau ? Je devrais peut-être le battre jusqu'à ce qu'il parle ? Je vais t'acheter une bonne et grosse maman.

FERNAND. Arlette.

ARLETTE. Je veux ce qu'il y a de mieux pour mon enfant. Et ce qu'il y a de mieux, ce n'est pas moi.

FERNAND. Arlette...

NADJI. Pas-Jean-Paul voudrait qu'elle se taise ou qu'elle meure, si possible.

ARLETTE. On m'a jeté un sortilège. Ce kir n'est pas à la hauteur. Écoutons Reinette, je jure de ne pas pleurer.

*On entend la voix de Reinette l'Oranaise. Elle chante.
Aachki fezine ensaba.*

FERNAND. Ça va, Arlette ?

ARLETTE. Le ciel est au-dessus de ma tête, mes pieds sont posés sur le sol. Dieu nous regarde et rit. Tout est normal, je crois.

NADJI. C'est la dernière fois qu'ils ont écouté Reinette l'Oranaise. Pas-la-mère a remis le disque dans la valise. La valise a été descendue à la cave. C'est comme ça que Pas-Jean-Paul a compris qu'ils n'allaient pas rentrer de sitôt.

10. LES PARENTS DE JEAN-PAUL MEURENT

Une voiture démarre au loin. Peu de temps après, on entend un crash.

JEAN-PAUL. Où sommes-nous ?

NADJI. À Palavie. Maintenant, c'est chez toi. J'ai fait mourir tes parents dans un accident de voiture, tu n'es pas trop triste ?

JEAN-PAUL. Non.

NADJI. La rousse, maintenant, c'est ta mère.

JEAN-PAUL. Elle n'est pas mal.

NADJI. Tu n'as pas besoin de l'aimer.

JEAN-PAUL. D'accord.

NADJI. C'est petit, c'est provisoire. Quand la guerre sera finie, on retournera à Oran.

JEAN-PAUL. Avec la rousse ?

NADJI. Non. Elle, on la laisse ici.

JEAN-PAUL. Il y a la guerre à Oran ? C'est à cause de ça que vous êtes partis.

NADJI. C'est à cause des bords.

JEAN-PAUL. Quels bords ?

NADJI. Nous, on avait un bord, mais ce n'était pas le bon bord. La famille n'aimait pas notre bord à cause de mon père qui avait un autre bord. Mais le bord de mon père n'aimait pas notre bord à cause de la famille de ma mère qui était d'un autre bord. C'est pour ça qu'on est partis. On était fatigués d'avoir des bords. Tu as compris ?

JEAN-PAUL. Un peu.

NADJI. Pas-la-mère est une brebis française qui est allée brouter dans un champ arabe. Elle a attrapé la gale et elle s'est mise à enfler. Nadji, le microbe était dans son ventre et elle le nourrissait. Un beau jour, il est sorti d'elle. Les parents de Pas-la-mère les ont chassés. Ils sont allés chez la tante Huguette qui n'avait pas peur des microbes et du qu'en-dira-t-on. Le père du microbe venait quelquefois en cachette. C'était un fellagha. Il faisait la guerre aux colons et voulait les chasser. Tu dors ?

JEAN-PAUL. Non.

NADJI. Tu comprends pour les bords ?

JEAN-PAUL. Oui.

Temps.

JEAN-PAUL. Bonne nuit, Pas-Jean-Paul.

NADJI. Bonne nuit, Jean-Paul. Je t'apprendrai l'arabe, si tu veux. Comme ça, les fellaghas ne te tueront pas. Je leur expliquerai que tu es européen, mais que tu n'as pas de bord. Tu n'es pas triste pour ta famille? Palavie ne durera pas toute la vie. On rentrera chez nous, c'est Pas-la-mère qui l'a dit, quand la guerre sera finie. *Jean-Paul s'est endormi.*

11. JEAN-PAUL ET SA MÈRE

NADJI. Jean-Paul se lave avec le savon Avéra, et chaque jour le corps de Jean-Paul devient un peu plus blanc à l'image de son âme qui ne connaît pas la noirceur.

ARLETTE. Tu t'es bien savonné partout?

JEAN-PAUL. Oui, Maman.

ARLETTE. Comme tu es beau, Jean-Paul.

JEAN-PAUL. Tu me l'as déjà dit, Maman.

ARLETTE. C'est que tu es si beau, je ne peux m'empêcher de le dire et redire sans cesse. Toute cette blancheur me comble et rachète mes fautes passées. Je suis si heureuse, Jean-Paul.

JEAN-PAUL. Moi aussi, Maman. À partir de maintenant, nous ne parlerons qu'en chantant.

ARLETTE. Quelle bonne idée !

JEAN-PAUL. En chantant, Maman !

ARLETTE. Quelle bonne idée, Jean-Paul ! *Ils chantent* L'amour triomphe de tout !

JEAN-PAUL. C'est vrai.

ARLETTE. Et ce savon aussi, il lave tellement plus blanc ! On ne dévoilera pas la marque !

JEAN-PAUL. Non, non.

ARLETTE. Mais on le recommande. Donne ta langue...

Il tire la langue. Elle lui savonne la langue.

JEAN-PAUL. C'est bon, c'est bon, c'est bon !

Ils rient.

12. VOIX 1

Chez la logopédiste. Jeux de bouches. Bruit du vent. Souffle. Onomatopées. Sifflements.

13. ANTOINE

Nadji et Jean-Paul écoutent à la porte.

ARLETTE. Après la fermeture, on est allés boire un verre au Marimba. Un type n'arrêtait pas de me reluquer.

GILOU. Et Fernand ?

ARLETTE. Fernand. Il est gentil. Mais pour la gaudriole, tu repasseras ! Un vrai bonnet de nuit ! Je lui ai tapé dans l'œil, si tu veux mon avis.

GILOU. À qui ?

ARLETTE. Au type. *Elle sort une carte.* Il s'appelle Antoine. Antoine Péclard.

GILOU. On t'a attendue toute la soirée.

ARLETTE. Une allure, une faconde !

GILOU. Ce n'est pas une vie pour le petit.

ARLETTE. Péclard, ça ne te dit rien ?

GILOU. Je suis claquée.

ARLETTE. Un petit verre, ça te remontera.

GILOU. Il est 3 heures.

ARLETTE. Ne sois pas fâchée, Gilou.

GILOU. Tu exagères.

ARLETTE. Oui, tu as raison. Je vais me reprendre.
Juste un petit verre. À partir de demain, je serai
une mère exemplaire. Je ferai des tas de strudels.

GILOU. « Strudel ».

ARLETTE. « Strudel ».

GILOU. « Strudel », Arlette.

ARLETTE. Je n'y arriverai jamais.

GILOU. Ce n'est pas si important.

ARLETTE. Si, si, c'est important. Le strudel. *Temps.*
Tu sais ce qu'un client m'a dit aujourd'hui ?
Retourne dans ton gourbi ! Voilà ce qu'il m'a
dit ! À moi, Arlette Fourquès, fille de...

GILOU. Oui. Ne pleure pas.

ARLETTE. Femme de...

GILOU. Ça va aller, Arlette. Sers-nous un verre.

ARLETTE. Un gourbi, tu sais ce que c'est, Gilou? Une hutte! Regarde-moi, est-ce que j'ai l'air d'avoir habité dans une hutte? Quand je pense qu'à mon mariage tout le gratin était là, les Marouani, les Chabert, les Filippo, c'est le cardinal Meisser qui nous a bénis. Et ma robe, si tu avais vu ma robe...

NADJI. Elle ne manque pas d'air.

ARLETTE. En taffetas avec un liseré en satin. Il y avait le préfet Loiseau, et même des caporaux de l'armée française...

NADJI. Elle débloque complètement.

ARLETTE. On a même eu notre photo dans le journal. Mes parents étaient si fiers. Madame Fourquès, je peux te dire, c'était quelqu'un. Dans la rue, on me saluait avec déférence. J'avais du personnel de maison. Nous donnions des fêtes, mon mari et moi dans notre immense jardin. On faisait venir du champagne de Paris. Attention! Veuve Clicquot et compagnie!

GILOU. Clicquot?

ARLETTE. Mon mari travaillait au ministère des Transports, nous recevions beaucoup. Il fallait tenir son rang, tu comprends ?

GILOU. Des transports ? La dernière fois, tu m'as dit que ton mari travaillait au ministère de la Justice. Transports, c'est bien aussi.

ARLETTE. La Justice, c'était avant, Gilou. Après, il est monté en grade.

GILOU. Transports, c'est plus que Justice ?

ARLETTE. Ah oui ! Gilou, beaucoup plus. La Justice, c'est pour les débutants, pour les voyous. Bon, Gilou, je ne veux pas te chasser, mais tu as vu l'heure ? Péclard, ça ne te dit vraiment rien ?

GILOU. C'est le fils des usines Péclard. Les Roulements à billes.

14. DES FLEURS POUR ARLETTE

Arrive Catherine avec un énorme bouquet et une enveloppe.

CATHERINE, à *Nadji*. Elles viennent de chez Florès ! J'ai dit au livreur que je vous les montais. Dis donc, il ne s'est pas fichu d'elle. Ça doit coûter bonbon, un bouquet pareil ! Elle dort encore ? C'est qui ? Tu as une idée ? On ne peut pas ouvrir ? Non. Tu as raison. Ma mère ne reçoit

jamais de fleurs. Faut dire que question sex-appeal, ma mère, tu repasseras! Et moi, tu trouves que j'en ai?

NADJI. Pas-Jean-Paul trouve que Catherine a énormément de sexe à piles. Lui, Pas-Jean-Paul, n'a pas de piles. Pas de piles, ce n'est pas la panacée. Les filles ont l'air d'aimer les sexes à piles. Peut-être que les piles poussent avec les poils? Pas de poils à l'horizon, c'est trop tôt pour les piles.

CATHERINE. Arlette, son sex-appeal, c'est à cause des pieds? Jean-Paul, tu veux bien me montrer tes pieds? *Nadji s'exécute.* Ils sont roses. Les gens disent n'importe quoi. Pourquoi on vous appelle les Pieds-Noirs? Qu'est-ce que j'ai dit?

Ils rient tous les deux. Entre Arlette. Elle se réveille.

ARLETTE. Qu'est-ce que j'entends? Mon enfant rit! Ris encore, mon trésor, c'est si bon de t'entendre. *Nadji cesse de rire.* Bonjour, Catherine, qu'est-ce qui vous fait rire de si bonne heure? *Apercevant le bouquet.* C'est pour moi? *Arlette déchire l'enveloppe et lit.*

CATHERINE. Un admirateur, sans doute... Il ne s'est pas fichu de vous. Elles viennent de chez Florès.

Arlette disparaît dans la chambre d'à côté.

CATHERINE. Je vous les mets dans l'eau ?

VOIX D'ARLETTE. Oui, tu es gentille.

Catherine lit le petit mot.

CATHERINE, *à Nadji.* Antoine Péclard. Tu connais ? Il veut la revoir. Elle lui a tapé dans l'œil, on dirait. Je me demande à quoi il ressemble ! C'est pire qu'au cinéma ! Il n'y a pas de vase dans cette maison ?

VOIX D'ARLETTE. Mets-les dans une casserole.

CATHERINE. Une casserole ? Si Antoine voyait ça, il serait un tout petit peu chagriné, tu ne crois pas ? Les hommes sont très orgueilleux.

ARLETTE, *revenant.* Je me sauve. Jean-Paul, si tu as faim, il y a des œufs dans le frigo. Je suis comment ?

CATHERINE. Ravissante.

Arlette sort en prenant la carte.

CATHERINE. Elle est trop impulsive. Les hommes aiment bien qu'on les fasse mijoter. Et toi, Jean-Paul, tu aimerais qu'on te fasse mijoter ? Oh, pourvu que je sois belle ! *S'emparant d'une robe d'Arlette.* Ça m'irait ? *Nadji se précipite et lui enlève la robe des mains.* Qu'est-ce qu'il y a, Jean-Paul ?

C'est pour jouer! *Il piétine la robe.* Jean-Paul,
qu'est-ce que tu fais? Arrête! Merde, alors!

Elle sort en courant.

15. ANTOINE

Aube.

JEAN-PAUL. Pas-Jean-Paul, Pas-Jean-Paul! Tu
entends?

NADJI. Quoi?

JEAN-PAUL. Il y a quelqu'un. Un homme.

On entend des rires et des chuchotements.

JEAN-PAUL. Elle a ramené un type.

NADJI. C'est ta mère, pas la mienne. J'aimerais
dormir.

JEAN-PAUL. Écoute! *Il rit.* Elle va réveiller toute la
maison. Je parie qu'ils le font.

NADJI. Prépare ta valise, Jean-Paul, la guerre est
bientôt finie.

JEAN-PAUL. Je suis prêt, Pas-Jean-Paul.

NADJI. À Oran, le ciel est toujours bleu. Dans la rue, il y a des milliers d'enfants, et quand les parents les appellent le soir pour venir manger, ils sifflent. Chaque famille a son sifflet. Chez moi, c'était : *il siffle*. Chez Mouloud, c'était : *autre sifflet*. Chez Louis, c'était : *autre sifflet*. À 8 heures du soir, on entend des sifflets partout. On dirait que des milliers d'oiseaux chantent dans le ciel d'Oran.

Arlette et Antoine sortent de la chambre et se dirigent vers la sortie.

ARLETTE. On se revoit quand ?

ANTOINE. Je te ferai signe. Va te recoucher. Non, viens ici. Plus près, plus près. Elles sont douces, les petites femmes d'Oran !

ARLETTE. Doucement, Antoine. Le petit...

ANTOINE. Maman a le droit de s'amuser un peu.

ARLETTE. Chut.

ANTOINE. Maman n'est pas une sainte.

ARLETTE. Antoine.

ANTOINE. Tous ces types qui te reluquent chez
Barkus. Je n'aime pas ça. Tu mérites mieux.
Arlette, je suis sérieux.

ARLETTE. Oui, Antoine.

ANTOINE. J'ai des projets pour toi, de grands
projets. Donne-moi un baiser. Mieux que ça. *Il
rit.* Cette fille-là, mon gars, elle est terrible¹!

Il s'en va.

*Arlette s'approche du lit de Nadji, l'embrasse et regagne sa
chambre.*

NADJI. Ça pue. C'est dégueulasse. Je ne veux plus
jamais qu'elle m'embrasse.

JEAN-PAUL. Elle a l'air mordue.

NADJI. Mon père aussi, il l'avait mordue. Chez elle,
ça ne veut rien dire. Elle se fout de tout.

JEAN-PAUL. Je n'aime pas ce type.

NADJI. C'est un coureur de brebis, je parie. À cause
de la gale, elle va brouter dans tous les champs.
Elle ne peut pas rester en place.

¹ Johnny Hallyday, *Elle est terrible*. Paroles: Jil et Jan.
Musique: Eddie Cochran. 1962.

JEAN-PAUL. C'est peut-être à cause qu'elle n'a pas de champ?

NADJI. On s'en fout. Nous, on a un champ. Il n'attend que nous. Je vais te dire un secret. Pas-Jean-Paul, ce n'est pas mon vrai nom.

JEAN-PAUL. Je me disais aussi qu'ils ne s'étaient pas foulés. C'est quoi ton vrai nom?

NADJI. Je te le dirai quand on sera arrivés. On compte?

JEAN-PAUL. Si tu veux.

NADJI. *Sifr, wâbid, ihtnân, thalâtha, arba'a, kbamsa, sitta, sab'a.*

JEAN-PAUL. *Sifr, wâbid... ihtnân...*

NADJI. Tu dors? Dès qu'ils auront quitté Palavie, son nom, le vrai, cette fois, il le chantera comme la cigale tout l'été. Loin de la mère, loin de la mère.

16. VOIX 2

Chez la logopédiste.

Ils improvisent. Nadji tape dans ses mains, sur le sol et soudain il sort un son. Elle fait mine de rien, continue. Il s'aventure dans le son. D'abord timidement puis, peu à peu, laisse sortir sa voix. Il rit de plaisir.

17. INVITATION

RENÉE. Samedi, nous célébrons les fêtes pascales. Les gens trouveraient bizarre que tu ne sois pas invitée. Je peux compter sur toi ? Tu trouveras quelque chose d'un peu moins décolleté. Tu ne parles toujours pas, Jean-Paul ?

ARLETTE. Il n'est pas sourd.

RENÉE. Pour samedi, fais un effort, dis quelques mots. Tonton Jean appréciera. Au pire, on dira que c'est de naissance.

Nadji va dans la pièce d'à côté.

RENÉE. Il paraît que tu fricotes avec le fils Péclard ?

ARLETTE. Les nouvelles vont vite.

RENÉE. Avec ta discrétion habituelle.

ARLETTE. Qu'est-ce que ça peut te faire, Renée ?

RENÉE. Ça me fait que le père Péclard est le patron de Jean.

ARLETTE. Et après ? Je croyais qu'on vivait dans un pays libre ?

RENÉE. C'est grâce à mon mari que tu as eu ton permis d'établissement. Personne ne te voulait dans la famille.

ARLETTE. Votre accueil a été grandiose. J'en ai encore les larmes aux yeux!

RENÉE. Une fille-mère devrait se conduire avec un peu plus de retenue!

ARLETTE. Qu'est-ce que tu attends pour nous faire une ribambelle de crapauds bien légitimes? Pardon. Je suis amoureuse, Renée.

RENÉE. Ce n'est pas un homme pour toi. Même si tu vas clamer sur tous les toits que tu es sortie de la cuisse de Jupiter, il n'est pas de ton milieu. Il s'amuse. Tu n'es pas la première qu'il déshonore. Ces gens-là...

ARLETTE. Il veut m'épouser.

RENÉE. Laisse-moi rire, Arlette. Il t'embobine.

On sonne.

ARLETTE. C'est lui.

Arlette va ouvrir. Entre Antoine. Arlette fait les présentations.

ARLETTE. Renée Roulet, ma cousine. Antoine Péclard, un ami.

ANTOINE. Enchanté. Vous êtes madame Roulet ?
Votre mari travaille chez mon père. Très bon élément ce Roulet ! C'est en Algérie qu'il a appris le métier ?

RENÉE. C'est exact, monsieur.

ANTOINE. Les Pieds-Noirs ne sont pas aussi paresseux que le disent les imbéciles ! Les préjugés, chère madame, sont l'apanage des troupeaux. Heureusement, ici, nous sommes en bonne compagnie ! Arlette, ma chérie, donne-moi quelque chose à boire. Un petit kir, Renée ?

RENÉE. C'est-à-dire que... oui. Pourquoi pas ? Une larme !

ANTOINE. Elle sait doser le cassis et le vin blanc. Juste ce qu'il faut de sucré dans juste ce qu'il faut d'aigrelet. Les femmes du sud sont captivantes ! Les verres ne sont pas propres, chérie. Ça ne fait rien, si la cousine Renée ne trouve rien à redire. Tenez, cousine.

RENÉE. Merci, monsieur.

ANTOINE. Appelez-moi Antoine.

RENÉE. Bien, Antoine.

ANTOINE. Elle est un peu sévère, la cousine. Il faut la dérider. Est-ce que votre mari est gentil avec vous ? Est-ce qu'il vous sort quelquefois ?

RENÉE. Pas souvent. Je n'aime pas...

ANTOINE. Vous n'aimez pas ? C'est triste une jeune beauté qui sent déjà le renfermé. On n'a qu'une vie, Renée, soyez moderne ! Mettez du rouge, des talons ! Vous n'aimeriez pas que les hommes se retournent dans la rue et qu'ils disent – *il chante*. « Cette fille-là, mon vieux, elle est terrible ! »

ARLETTE. C'est Johnny.

RENÉE. Bien.

ANTOINE, *apercevant Nadji*. Le petit muet écoute aux portes. Ce n'est pas bien ça, mon garçon. Viens dire au revoir à tata.

RENÉE. Au revoir, Jean-Paul.

ANTOINE. Le petit muet n'aime pas Antoine.

ARLETTE. Mais non...

ANTOINE. Le petit muet n'aime pas partager sa maman.

ARLETTE. Voyons, Antoine.

ANTOINE. Et Maman n'aime pas qu'on blague un peu avec son petit.

RENÉE. Bien.

ANTOINE. Il faudra nous inviter, Arlette et moi, un dimanche. Vous direz à votre mari, j'y tiens beaucoup! Ne faites pas cette tête, Renée, la guerre est finie! Il faut fêter ça!

Arlette et Antoine raccompagnent Renée.

NADJI. La guerre est finie? Mais si la guerre est finie, qu'est-ce qu'ils foutent encore ici?

18. EN ATTENDANT MACHIN-CHOSE

NADJI. Chère tante, j'espère que tu es toujours vivante. Jean-Paul et moi nous arrivons. Nous revenons à la maison. Je t'embrasse.

JEAN-PAUL. Tu as l'adresse?

NADJI. À Oran, tout le monde la connaît.

ARLETTE. Jean-Paul, tu es prêt? *Elle entre dans la chambre. Regarde la chemise de Nadji.* Non, non, ça ne va pas. Elle est trop petite. Tu n'as rien qui

soit à ta taille? Tu grandis tellement vite. Tu seras bientôt un homme et moi... *Elle sort.*

NADJI. Elle va encore se mettre à chialer.

ARLETTE, *revenant.* Un peu de pschitt. *Elle lui gicle du parfum.*

JEAN-PAUL. Oh, la fille!

Arlette veut embrasser Nadji, qui se détourne.

ARLETTE. Qu'est-ce qu'il fiche, Antoine? Jean aime qu'on soit ponctuel. Je lui téléphone? Ça va l'énerver. Non, cette robe ne va pas. Elle est trop sage, il n'aimera pas. Si je mets la bleue, Renée va trouver quelle est trop... et la verte? Tu n'as pas vu ma verte à pois?

JEAN-PAUL. À la poubelle!

ARLETTE. C'est la verte qu'il fallait, et je ne la trouve pas. *Elle sort.*

JEAN-PAUL et NADJI. Elle va encore se mettre à chialer.

ARLETTE, *entrant.* Et celle-ci, comment tu la trouves? Non, elle est impossible. Avec mon teint, j'aurai l'air d'un cadavre. On a klaxonné? Je téléphone. Non, j'attends encore. Arrange ta mèche.

Elle sort.

NADJI. On parie qu'elle va se servir un kir ?

Bruits de bouteille et d'un verre qu'on remplit.

NADJI. Un verre.

Bruit d'un autre verre qu'on remplit.

NADJI. Deux verres.

Sonnerie impatiente.

NADJI. C'est machin-chouette.

Bruit de verres cassés.

ARLETTE. Merde.

Sonnerie impatiente. Bruit de morceaux de verre qu'on ramasse.

VOIX D'ARLETTE. J'arrive ! À *Nadji*. Tu n'aurais pas un bonbon ?

Sonnerie.

VOIX D'ANTOINE. Qu'est-ce que tu fous, Arlette ?
Ça fait des heures que j'attends ! Tu as bu ? Elle est insortable ! Je ne vais nulle part avec toi.
Téléphone à ta cousine.

NADJI et JEAN-PAUL. Elle va encore se mettre à chialer.

19. LES FÊTES PASCALES

Chez la cousine Renée. Les convives sont à table.

ANTOINE. Bonjour la compagnie! Excusez-nous, Arlette avait un peu picolé, j'ai dû la mettre dans un bain. J'espère que vous ne nous avez pas attendus! Cette fille-là, mon gars, elle est terrible! *Il rit.*

ARLETTE. Johnny.

RENÉE. Je vous présente Antoine Péclard. Antoine, mon mari, Jean. Ma belle-sœur...

ANTOINE. Assieds-toi, chérie. Tout le monde connaît Arlette? *Silence.* Cette fille-là, elle est terrible! Le petit muet, il est où?

RENÉE. Viens à côté de moi, Jean-Paul.

ANTOINE. C'est ton mari, Renée? *Il rit.* Dites donc, ce n'est pas très yéyé, l'Algérie! Vous avez fait du couscous?

RENÉE. J'ai fait un rôti. Vous aimez, j'espère?

ANTOINE. J'adore le rôti, c'est une valeur sûre!
C'est très petit-bourgeois, le rôti. Attention, ce
n'est pas une critique! Le rôti est au repas ce que
la position du missionnaire est à l'amour! Je ne
choque personne? Vous venez d'une bonne
famille? Le « haut du panier » m'a dit Arlette.

RENÉE. Si on veut.

ANTOINE. Mais on veut. Bien sûr qu'on veut. Vous
ne buvez rien, Renée?

RENÉE. Excusez. Jean?

Jean débouche une bouteille.

ANTOINE. Château margot. Dites donc, Jean, il
vous paie bien mon père?

JEAN. Je ne me plains pas.

ANTOINE. Combien?

JEAN. C'est personnel, monsieur.

ANTOINE. Vous vous plaisez ici?

JEAN. Ça peut aller, monsieur.

ANTOINE. Appelez-moi Antoine.

JEAN. Je ne préfère pas, monsieur.

ANTOINE. Vous venez tous d'Algérie ?

RENÉE. Non, ma belle-sœur...

ANTOINE. J'ai toujours eu envie de voir de plus près cette fameuse communauté pieds-noirs. On vous dit exubérants. Je ne trouve pas. Je ne suis pas du tout dépaysé. Vous avez de la musique ?

RENÉE. Qu'est-ce que vous désirez écouter ?

ANTOINE. Quelque chose d'authentique, quelque chose d'oriental. Quelque chose qui fait voyager ! Tu veux danser, ma chérie ?

ARLETTE. Antoine.

ANTOINE. Elle en meurt d'envie. Arlette, fais-leur la danse du ventre ! Elle fait sa timide, mais si vous la voyiez quand elle bascu...

JEAN. Monsieur, je crois que vous dépassez les bornes.

ANTOINE. Je dépasse ? Désolé, je ne voulais pas. Je vous sens tendue, Renée. N'hésitez pas à me remettre à ma place si mes propos deviennent outrageants. Mes parents ont eu très peu de temps à consacrer à mon éducation. N'écoutez pas ce que je dis, petit muet. Mettez-nous du Schubert, ça ira avec le rôti ! Il est muet, mais il est loin d'être sourd ! Et dans ses yeux, que de reproches !

ARLETTE. Antoine.

ANTOINE. Voyez comme il tyrannise sa mère avec son silence. C'est une arme très puissante, le silence. Tu iras loin, petit muet.

RENÉE. Quelqu'un veut des petits pois ?

ANTOINE. Quelle bonne épouse vous avez, Jean ! Bonne cuisinière, bonne ménagère ! Est-ce que mon Arlette sera à la hauteur ? Cette fille-là, elle est ?... Elle est ?... Renée ?

RENÉE. Terrible.

ANTOINE. Bravo, Renée. Alors, Jean, qu'est-ce que vous en dites ? Pour Arlette ?

JEAN. C'est personnel, monsieur.

ANTOINE. Mais moi j'aimerais savoir. Mon cœur est tourmenté. Je suis fou d'elle...

JEAN. Je préférerais que nous parlions d'autre chose.

ANTOINE. De quoi ?

JEAN. Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

ANTOINE. Moi ? Je suis un fils à papa. Je n'ai aucun mérite. Je dilapide ma fortune avec des créatures de rêve ! C'est une vie d'imbécile.

JEAN. Que beaucoup doivent vous envier.

ANTOINE, *chantonnant*. « Tout seul sur cette plage, pauvre petit garçon riche, tout seul, oh, si seul, pauvre petit garçon riche. » Comment savoir si les gens vous aiment vraiment pour vous-même? Hein, Arlette? Mais vous en savez quelque chose, vous dont la famille était une des plus grandes fortunes d'Oran!

Silence.

ANTOINE. Que faisait ton père, Arlette?

ARLETTE. Antoine... je t'en prie.

ANTOINE. Un truc épatant. Secrétaire de ministère ou quelque chose.

RENÉE. Antoine, je vous en prie.

ANTOINE. Du ministère de quoi, Arlette? *Silence.*
Vous avez honte d'appartenir à la classe dirigeante? Vous avez toute ma sympathie! Repartir de zéro, se fondre avec le petit peuple. La vie coloniale devait avoir ses charmes! Fini les privilèges du rang et de la race! Bienvenue en démocratie!

JEAN. Nous sommes des gens simples, des travailleurs. Je ne vous permets pas...

ANTOINE. Buvons à la santé du FLN!

JEAN. Monsieur, vous dépassez les bornes.

ANTOINE. OK, OK, je dépasse! Je vais vous laisser en famille. C'était sensas, vraiment sensas! Je ne t'en veux pas, Arlette, soyons modernes! Tu peux être la fille de qui tu veux! Aujourd'hui, ce qui compte, ce n'est pas d'où on vient, mais où on va. Et toi, je sens que tu iras très loin! Merci pour le rôti, cousine! Quelle journée épatante!

Il sort.

20. BÂTARD

NADJI. L'oncle a traité Pas-la-mère de pute. Et Pas-la-mère l'a giflé. Et Renée a pleuré. « Fous le camp avec ton bâtard », il a dit. On s'est tirés vite fait. Pas-la-mère était sens dessus dessous, j'avais pitié, quand même, mais elle m'a de nouveau appelé par ce nom de vieille France et moi, j'en ai ma claque d'avoir l'air d'une tarlouze à cause d'Arlette qui n'avait pas besoin de me faire, ni d'aller montrer son corps et faire ses cochonneries avec les bicots, comme ils disent. Fallait y penser avant, et pas après s'inventer des Jean-Paul pour se faire une bonne réputation, vu que c'est trop tard. Je m'en fous d'être un bâtard, ils peuvent même l'écrire sur mon front. Elle était moche, tout son Rimmel coulait, j'avais honte de marcher à côté d'elle. Heureusement, il

y avait pas grand monde dans les rues. Y en avait sûrement qui guettaient aux fenêtres vu qu'ici c'est la spécialité. Y pensent des trucs qu'ils disent jamais. Ils se croient tellement supérieurs avec leurs airs suisses, ils ont même pas la mer et un tout petit soleil, c'est pas un pays, ça. Et nous, comme des éléphants dans leur magasin, on casse, c'est plus fort que nous, on n'arrive pas à faire attention à tout, à se contrôler de A à Z. On n'y arrive pas, vu que chez nous, c'est tout le contraire, les éléphants ont le droit de se promener à l'air libre et de casser quelques assiettes et de renverser une ou deux plates-bandes, on n'en fait pas des salades. On ne peut pas être mort avant d'être mort. Moi, je traverse au rouge, Arlette, les bâtards, c'est comme ça.

21. GILOU ET ARLETTE

On entend La Nuit de Salvatore Adamo.

GILOU. C'est gai. Tu n'as pas autre chose ? Celui-là, pour vous flanquer le bourdon ! Tu es pâlotte, tu veux qu'on sorte ?

ARLETTE. Non, merci.

GILOU. Tu manges au moins ? *Elle sort une petite boîte en carton.* Ça vient de chez Minerva.

ARLETTE. Merci, Gilou. *Elle fond en larmes.*

GILOU. Mange. Tu peux te permettre. Tu as vu mes hanches? *Arlette rit.* Alors?

ARLETTE. C'est bon. *Elle pleure.*

GILOU. L'amour, quel Bon Dieu de loterie! Tu es allée chez le médecin? Qu'est-ce qu'il dit?

ARLETTE. C'est les nerfs.

GILOU. Oh, je suis impressionnée, je pensais que c'était les oreilles!

Elles se marrent.

ARLETTE. Il pense que je devrais m'éloigner un temps pour arrêter... un genre de clinique.

GILOU. C'est sûr que Barkus, pour se refaire une santé!...

ARLETTE. Le problème, c'est Jean-Paul.

GILOU. Je m'en charge de ton problème. Ce gosse avec son silence, ça m'aère les méninges. Ce n'est pas pour la vie, Arlette, une paire de semaines et tu seras réparée!

ARLETTE. Gilou...

GILOU. Ah non! tu ne vas pas remettre ça!

ARLETTE. Mon mariage... La grande vie à Oran, tout ça...

GILOU. J'ai voyagé gratis, pourquoi j'irais te chercher des poux? Les glaces à la brasserie du Majestic, et les soirées au théâtre Karsenty et le fils du pharmacien qui te faisait des yeux!

ARLETTE. Tu es chic.

GILOU. On lui dira. C'est d'accord pour le petit? T'entends, Jean-Paul? Depuis quand tu n'écoutes plus aux portes?

22. DÉPART

Le lieu est en désordre, des habits jonchent le sol. Catherine entre, une assiette de strudel à la main.

CATHERINE. C'est vrai que ta mère part chez les dingues? Ce que l'amour peut faire à une femme! J'aime mieux ne pas y penser. Tu crois qu'ils vont lui faire des électrochocs? Maman dit que c'est les nerfs. Je dirais plutôt que c'est l'amour. J'espère ne jamais tomber amoureuse. Mais c'est peut-être déjà un peu trop tard. La suite, je ne peux absolument pas te la dire. Son nom commence par la lettre... Non, je ne peux rien dire. Tu n'es pas curieux? *Arrive Arlette avec une valise. Catherine tend l'assiette à Arlette.*

Bonjour madame Fourquès. De la part de Maman.

ARLETTE. Du strudel, c'est gentil.

CATHERINE. «Strudel», madame Fourquès. Vous allez nous manquer.

ARLETTE. Les nouvelles vont vite. C'est une nouvelle coiffure, Catherine ?

CATHERINE. Je vous fais penser à quelqu'un ? Vous donnez votre langue au chat ? Sheila.

ARLETTE. Ah, oui.

CATHERINE, *chantant*.

*Donne-moi ta main et prends la mienne, la cloche a sonné, ça signifie...*¹

Nadji s'éclipse, mais comme toujours, il reste en retrait, épiant ce qui se passe.

CATHERINE. Vous n'emportez pas vos belles robes ?
Il y a peut être un médecin très séduisant chez les...

ARLETTE. Dingues ?

CATHERINE. Pardon. Je ne voulais pas.

¹ Sheila, *L'école est finie*. Paroles : André Salvét et Jacques Hourdeaux. Musique : Claude Carrère. 1963.

ARLETTE. Tu parles trop, Catherine.

CATHERINE. Oui, c'est mon petit défaut. Je vous sers un kir ?

ARLETTE. Non, Catherine, ça ira.

CATHERINE. Vous ne mangez pas.

ARLETTE. Plus tard.

CATHERINE. Bon. *Elle crie.* À demain, Jean-Paul. Vous permettez que je vous embrasse ?

ARLETTE. Il faudrait un peu de plomb dans cette cervelle.

CATHERINE. Vous parlez comme ma mère. J'espère que vous n'allez pas tourner comme elle. Ce serait dommage avec votre physique.

ARLETTE. File.

CATHERINE, *chantant.*

La rue est à nous que la joie vienne, mais oui, mais oui, l'école est finie.

Arlette va se servir un verre.

ARLETTE. À ta santé, Arlette! *Elle boit cul sec et s'en sert encore un.* Encore un tout petit pour la route! *Elle se sert encore un verre et le boit.* La route est

longue et sinueuse... Tout change tout le temps et si vite, on n'a pas le temps d'admirer le paysage. Je voudrais arriver quelque part, défaire mes valises, être comme tout le monde, mais il semble que Dieu m'a fait pour que les gens puissent pointer leur index sur quelqu'un. *Elle met le pied dans l'assiette de strudel.* Qu'ils aillent se faire foutre avec leur strudel !

GILOU. Arlette ! Le taxi est en bas, qu'est-ce que tu fiches, Arlette ? Jean-Paul, aide-nous, le train est à trente-cinq.

Ils rassemblent les affaires d'Arlette, les fourrent dans la valise. Le taxi klaxonne.

GILOU. Ça va, ça va, on arrive !

Les deux femmes sortent en trombe. Reste Nadji.

23. VOIX 3

Nadji chante et quelques mots se glissent dans l'air. Il s'interrompt soudain.

NADJI. Au fait, je m'appelle Nadji.

MADAME GIAUQUE. Nadji.

NADJI. Il faut appuyer sur le *i*, madame Giauque.
Nadji.

MADAME GIAUQUE. Nadji.

NADJI. Nadji.

MADAME GIAUQUE. C'est un joli prénom.

NADJI. Vous n'êtes pas obligée de trouver joli, madame Giauque. S'il faut porter un nom, autant que ce soit le sien. Pas-la-mère dit que ça fait bicot, alors, elle m'a refilé ce nom de tapette. Jean-Paul, on se croirait en vieille France, est-ce que j'ai la tête d'une vieille France ?

Ils se marrent. Nadji recommence à chanter.

24. ALGÉRIE

NADJI. Avec Jean-Paul, on est partis en Algérie. À Cortailod, ça sentait déjà la mer. La nuit tombait et j'ai voulu revoir Catherine. Nous étions mercredi. À 17 heures, la télévision transmettait un épisode de « L'Homme invisible ». Je ne voulais pas rater ça. Comment Peter Brady allait-il s'en sortir ? Allait-il rester invisible pour les restants de ses jours ? Gilou m'attendait.

GILOU. Tu as retrouvé ta langue.

NADJI. Oui. *Ils se sourient.* Elle m'a servi le goûter. On n'a rien dit. Gilou a allumé la télévision.

*Ils se sourient. Générique de L'Homme invisible.
Entre Catherine.*

CATHERINE. Je peux ?

GILOU. Il a retrouvé sa langue.

CATHERINE. Dis quelque chose pour voir.

NADJI. Euh...

CATHERINE. Ça commence fort.

25. NADJI

NADJI. Arlette est revenue un an après. Elle a trouvé du travail comme vendeuse dans une boutique d'horlogerie, a continué à m'appeler Jean-Paul et n'a plus jamais reparlé de l'Algérie. Le dimanche, elle s'accordait un kir, elle se plaçait face à la fenêtre, et je voyais monter la mer au fond de ses yeux. Je suis parti, j'ai quitté Palavie.

ÉPILOGUE

Au pied du cyprès. Nadji.

NADJI, *à l'urne.* Quand j'étais petit, tu faisais venir la mer. Tu appelais le soleil, et les arbres s'inclinaient devant toi. Tu m'offrais la lune, les marées, les forêts profondes, et Dieu lui-même t'obéissait. Un jour, tu as lâché ma main. Tout est devenu silencieux. La neige a recouvert les rires et les chants. Derrière les rideaux de notre appartement, la nostalgie nous a recouverts comme une pellicule de glace. Un peu de terre d'Afrique collait à nos semelles et nous faisait boiter. Avec notre langue qui était un français tout autre, nos voix fortes et notre façon de marcher, nous étions si bizarrement d'autre part. Il a fallu apprendre à être comme tout le monde, être comme tout le monde à s'en rendre malade, à en perdre la santé et presque la raison. On ne savait pas, ignorants qu'on était, que « comme tout le monde », ça n'existe pas. Notre histoire s'est engluée dans la honte. Et la honte vous taille des habits si étroits. Ma mère, repose en paix, tu es ici chez toi. *Il jette les cendres au pied du cyprès.* L'oiseau crie, Maman, et tu te souviens de ce qu'il dit ? N'aie pas peur de la nuit, Mama, car c'est elle qui allume les étoiles.

FIN